

LES MAINS PARLENT

Pérégrinations Mandarines

Quand elle descendit du bus à Chengdu, elle dut aussitôt remonter tant la clarté du soleil l'éblouit.

« 2 mois sans ciel, ni soleil, je ne le ferais plus »

Elle se promet que la prochaine fois, elle ne se laisserait pas vivre plus d'un mois sans soleil et qu'elle quitterait Chongqing plus tôt.

Chongqing, Sud-Ouest de la Chine, une des plus grande ville du monde, 33 millions d'habitants, pas de ciel, pas de soleil, jamais. S'il existe encore là bas, on ne peut que l'entrapercevoir à de rares occasions à travers l'épaisse couche de pollution qui s'est créée avec la stratégie de développement du Parti Communisme Chinois.

2007. C'était la Chine d'avant le Covid, d'avant Xi Jinping. Pas de contrôle social mais une surveillance numérique déjà très efficace.

Après une petite heure d'acclimatation à la pleine lumière, Claire décida d'aller manger dans ce super resto dont sa collègue Pei lui avait parlé, au milieu des nénuphars. Et l'après midi, elle ira visiter les grottes bouddhiques de Dazu.

Se retrouver en Chine quand on ne connaît rien du Mandarin nécessite de bonnes capacités d'adaptation. Un vrai dépaysement, comme on en retrouve peu maintenant dans ce monde qui se ressemble de plus en plus. C'est exactement pour ça ce qu'elle avait accepté ce poste à Chongqing : découvrir des endroits encore vierges de l'uniformisation esthético-commerciale du capitalisme mondial. Son âme baroudeuse s'épanouissait dans ces contrées lointaines, encore légèrement prémunies

La bas, rien ne te parle : aucune indication – aucun mot- aucun panneau- rien ne t'es familier. Rien ne t'indique où tu es, donc où tu vas. Un tourbillon d'inconnu, de sensations jusque là inexpérimentées qui interrogent tous tes sens. Rien de familier où ton œil peut accrocher. Aucune lettre ou signal que tu pourrais reconnaître, tout est en idéogrammes.

Ta bouche non plus ne te sert pas beaucoup là bas pour communiquer. Ça ne fait pas assez longtemps qu'elle y bosse et malgré l'immersion totale dans laquelle elle est plongée, il lui faut encore un peu de temps pour une compréhension claire de la phonétique mandarine.

Restent les mains.

Avant de tester ce fameux restaurant, elle s'était aventurée dans les marchés souterrains de Chengdu où elle avait croisé des enfants qui n'avaient jamais vu une « blanche » et qui avaient apposé leurs mains sur son visage pour toucher l'altérité.

Les mains sont le médium le plus efficace pour échanger au-delà de la diversité des langages.

Quand elles se rejoignent devant ton cœur, tu dis bonjour presque partout en Asie.

Elle voit un taxi, lui dit bonjour et lui tend le papier : pouce levé, c'est OK .

L'endroit était magique ; un lac de nénuphars enjambé d'une dizaine de petites maisons en bois sur pilotis. Le déjeuner fut un enchantement gustatif : une myriade de mets tous plus fins les uns que les autres, couronnée par le plat principal : un poisson cuit dans des fleurs de nénuphars.

Elle ne regrettait pas d'avoir pris le risque de partir plusieurs mois en Chine, loin de chez elle à Toulouse , loin de sa grand-mère en maison de retraite à Albi. Parfois elle s'inquiétait d'être si loin d'elle mais Claire suivait sa lignée en s'aventurant dans ces contrées reculées.

Étrange génétique que la sienne. Ses origines avaient forgé sa soif d'aventures : une lignée avec Jules Verne du côté de sa mère, un chef de tribu touareg du côté de son père.

Mais elle ne maîtrisait rien du Mandarin. En effet, dans sa quête d'universalité, elle avait déjà appris le russe et l'arabe. Deux langues en plus de l'anglais, c'était déjà pas mal . Mais ici cela ne servait pas.

Un grave accident à l'adolescence l'avait privée de la parole pendant plusieurs mois ; c'est ainsi qu'elle avait aussi appris le Gestuno.

Le Gestuno késaco ? C'est une langue des signes universelle qui est utilisée lors des rencontres internationales. Claire avait profité de ce handicap temporaire pour apprendre ce langage des mains car elle se disait qu'elle pourrait certainement découvrir d'autres pays en le maîtrisant .

Après une sieste salvatrice, elle était prête pour la visite des grottes bouddhiques de Dazu. Ses collègues avaient pris soin de lui dégoter un guide franco-chinois pour cette visite, leur permettant ainsi de la surveiller mais toujours avec bienveillance, à la Chinoise.

Elle occupait, en effet, un poste à responsabilités et même si en tant que Française, elle jouissait d'une plus grande liberté que les autochtones ; il fallait quand même rester vigilant et ne pas trop se hasarder en dehors des sentiers battus.

Une fois la visite achevée, elle se retrouve sur un marché brocante : une mine d'or pour les amateurs de curiosités en quête de chinoiseries. Elle s'arrête un moment devant l'étal d'un bouquiniste où elle tombe à sa grande surprise sur une version chinoise de Tintin au Tibet. Le sujet étant très sensible, elle décide de ne pas faire appel à son guide pour demander au brocanteur chinois comment il avait trouvé cet exemplaire.

C'est à ce moment qu'elle se rend compte que le vendeur est sourd muet. Il lui signe le prix et l'origine du livre. Il fut tout autant surpris quand elle lui répondit en Gestuno.

Ne voulant mettre personne mal à l'aise, elle abrégua l'échange et rejoignit son guide pour qu'il puisse l'accompagner à son hôtel qui, par chance, se trouvait non loin de ce marché artisanal. Faisant mine d'avoir oublié un sac chez le fameux brocanteur, elle retourne à la boutique pour en quelques secondes lui signer un rendez-vous le soir même.

Une fois arrivée à l'hôtel, elle remercie le guide, lui donne rendez-vous le lendemain, déclinant l'invitation du dîner, arguant d'une grande fatigue.

Elle restait interdite devant cette étourdissante coïncidence. « C'est pas possible, ici à Chengdu, sur le marché des grottes bouddhiques de Dazu, je rencontre un type qui parle le Gestuno. Méfies-toi Clairette, la parano te guette. »

Elle ressort de l'hôtel par une petite porte de secours.

« Il faudra bien repasser par l'entrée principale au retour... Je dirais que j'étais partie me promener ! »

Cela faisait des années qu'elle n'avait pas pratiqué cette langue des signes mais comme le vélo, c'est revenu assez rapidement. Bien sûr, cela reste une langue peu usitée, peu pratiquée ; elle se disait qu'ils ne rentreraient pas dans des discussions philosophiques. Avec peu de vocabulaire, on peut très bien se comprendre, grâce aux capacités d'adaptations propres aux personnes handicapées.

Le brocanteur sourd muet s'appelait Liao.

Pour construire une phrase en langue des signes, il y a un ordre : lieu, temps, sujet, action. La conversation en Gestuno s'enclenche :

« - Où êtes-vous devenu sourd muet ?

- Dès que je suis sorti du ventre de ma mère, je me suis débattu dans le silence. Une famille de riches taïwanais, à la mort de mes parents, m'a adopté.

- Où avez-vous appris le Gestuno ?

- A l'école des sourds muets de Taipei, j'ai pu apprendre la langue des signes du Sud de la Chine et le Gestuno pour devenir interprète dans les conférences internationales.

- Comment vous retrouvez-vous ici ? C'est à cause des grottes bouddhiques ?

- Non, le cirque du Sichuan m'a fait travailler pendant 20 ans dans la troupe des artistes sourds muets. Il avait également été traducteur à l'occasion des rencontres internationales, comme les derniers jeux olympiques des sourds qui avaient eu lieu à Taipei. »

Ce fut une soirée mémorable, une de celles dont on se souvient plusieurs années après. L'alcool déliant plus facilement les mains, nous osâmes après plusieurs verres de Saké évoquer la question du bouddhisme tibétain.

Quels risques prenait-elle à lui témoigner son admiration pour la culture tibétaine ? Il lui avait envoyé plusieurs signaux déjà et quand elle remarqua au fond de la pièce, à l'abri des regards, un autel à prières avec l'icône de Sa Sainteté le Dalai Lama, elle se lança. Elle apposa ses mains sur sa tête, devant son front puis devant sa bouche et finit par une prosternation. Il fit de même et finirent dans une communion spirituelle par un baiser bouddhiste (tête contre tête).

- Ici, la chance est à nous de s'être rencontrés. Heureux le hasard de ta venue. Ma confiance, je te donne, lui signa-t-il.

C'est à ce moment qu'il sortit d'un sac une statuette qui fit l'émerveillement de Claire : c'était le bouddha aux milles mains d'or. Cela faisait assez longtemps qu'elle avait pris refuge dans la religion bouddhiste tibétaine, elle connaissait très bien l'histoire :

« Avalokitesvara est considérée comme l'incarnation de la compassion de tous les bouddhas. Avalokita veut dire « celle qui écoute les cris du monde ». Sa compassion est sans limite, elle inclut tous les êtres sensibles de façon impartiale. Une histoire décrit Avalokitesvara occupée à propager la compassion, la tâche est immense...Mais elle déploie une énergie gigantesque pour y parvenir. Avalokitesvara fait alors une pause et cligne un instant des yeux...Mais lorsqu'elle les rouvre, la compassion a déjà disparu. Elle connaît alors un burn out absolu et explose en mille morceaux. Amithaba, le bouddha de la lumière infinie vient alors à son secours, il recolle les mille morceaux qui deviennent autant de mains ; et il lui donne 11 têtes (dont sa propre tête) afin qu'elle puisse voir dans toutes les directions. »

Claire tenait dans ses mains cette magnifique statuette en or qui ne pouvait provenir que du Tibet puisque Avalokitesvara est le personnage central du Sutra du Coeur, le texte le plus connu de la tradition du bouddhisme mahayana. La Chine avait gardé une partie de cette tradition, tellement ancrée que même la révolution culturelle n'avait pas réussi à détruire. Mais dans sa construction de l'esprit communiste, la propagande l'avait teinté de confucianisme, en la vidant de sa substantifique moelle tant les gouvernements depuis Mao abhorraient ce qu'ils considéraient comme une aliénation.

Liao se leva pour lui tendre, comme officiellement, le bouddha aux milles mains d'or. Il signa :

- A Taipei, aux jeux olympiques des sourds de 2006, cette statue a été confiée à moi. Au Tibet, elle doit retourner, m'ont dit les moines. Après, en prison, enfermés ils ont été. Au Tibet, dans quelques jours, te rendre pourrais-tu?

Comment pouvait-il savoir que je faisais partie des invités officiels pour inaugurer la nouvelle ligne ferroviaire Chongqing-Lhassa ?

Elle se fit un nouveau petit épisode parano :

« Quels sont les risques pour moi ? » Elle n'avait pas vraiment envie de tester la geôle Mandarine, dont la réputation n'est pas excellente.

« Et en même temps, je pourrais peut-être la refourguer dans la valise diplomatique ? En y réfléchissant bien, personne ne peut savoir que j'ai cette statuette, même si ils interrogent Liao et le torturent, il ne pourra pas parler. »

Elle répondit à Liao :

- Si au Tibet, dans quelques temps, aller est impossible pour moi, que va devenir la statue ? Ayant du mal à trouver les bons signes, je lui mimais une grande inquiétude sur mon visage.

Liao lui répéta en gestuno qu'il avait toute confiance en elle et qu'il était persuadé que c'était le destin qui l'avait amené ici. Il lui tendit à nouveau la statuette, qu'elle décida d'accepter.

Une fois à l'hôtel, elle appela au Consulat de France à Chengdu pour demander conseil à son ami Thierry, un franco-chinois qui travaillait là bas, en qui elle avait toute confiance. Ils se connaissaient depuis longtemps, s'étaient rencontrés à Toulouse et elle avait déjà travaillé avec lui de nombreuses fois. Elle se rendit au Consulat en ayant pris une photo de la statue. Quand elle l'a montra à Thierry, il sourit devant la petitesse de la pièce d'antiquité.

Deux semaines plus tard, ils se retrouvaient à la gare de Chongqing pour l'inauguration de la ligne ferroviaire qui les mèneraient à Lhassa.

« Éviter la prison, pouvoir retourner en France et m'occuper de ma grand-mère à Albi, et participer au concours d'écriture de la fac. »

Elle se répétait ce mantra pendant tout le trajet jusqu'au Tibet.